

Le Calepin

- BLEU -

n°54 - 1^{er} juillet 2022



Cette année-là...

Sommaire

Pierre ROSSET LE TEMPS DES CERISES	3
Régine PAQUET ÉTÉ 2003	6
Michel LALET DEVOIRS DE VACANCES...	8
Jacqueline PAUT L'ÉTÉ 92: VOYAGE EN TURQUIE	11
Yssé COTINE MA JOYEUSE	13
Hervé GOUZERH DECRESCENDO	15
Roger WALLET ORPHELINS	16

LE TEMPS DES CERISES

souvenirs non datés



*« Elle s'était pendu par gaminerie des guignes aux oreilles,
des guignes noires qui sautaient sur ses joues,
quand elle se pençait, toute sonore de rires. »*

Émile Zola, *Le ventre de Paris*, p. 477 ¹

Quand s'évoque l'été c'est le mois de juin tout entier qui revient d'abord à ma mémoire. J'ai en effet un attachement particulier pour ce mois de l'année riche d'activités diverses et variées que ma mémoire brouillonne et vagabonde réveille dans une logique qui lui appartient et sur laquelle, concernant la chronologie, je n'ai aucune prise... De ces temps studieux et festifs aujourd'hui disparus il reste les souvenirs heureux et le goût sucré des cerises...

JUIN! C'était le temps des cerises que j'achetais le matin chez l'épicier au coin de la rue d'une école d'éducateurs quand j'étais membre du jury du diplôme de moniteur-éducateur. Pendant une petite semaine je les dégustais avec bonheur. Quand j'arrivais dans la cour de cette école mes doigts et mes lèvres portaient encore les traces de ma gourmandise. L'épicerie a maintenant disparu. La rue est toujours là, l'école aussi... mais il y a longtemps que je n'y vais plus.

J'ai, de cette période studieuse, le souvenir convivial des merguez cuites le midi sur le barbecue. Nous nous retrouvions entre membres du jury de cette école. Pour ma part, directeur d'une autre école, j'y étais invité. Le président du jury, professeur d'université, mangeait aussi avec nous. Il nous avait appris à mettre du jus de citron sur les merguez. Debout, la bouche pleine, nous refaisions (entre autres échanges moins sérieux et gorgées de bière) le monde. Notre monde de directeurs et de formateurs engagés dans l'action sociale... L'après-midi, de nombreuses salles attribuées aux jurys devaient sentir la fumée, la merguez et le citron. Et, peut-être encore, celle (plus ou moins discrète!) de la bière artisanale du Nord...

C'était aussi le mois des "Fêtes dans la ville" auxquelles, pendant plusieurs années, nous nous engageons, mon épouse et moi. D'abord à Amiens avec le CRI du début des années 80 (et de la fête dans la ville) avec plusieurs connaissances. Le CRI, le "culinaire recherche intervention" sorti de mon imagination. Un stand fixe où, moyennant une petite somme d'argent, l'on pouvait créer soi-même sa crêpe (ou au choix son omelette) en tirant au sort une enveloppe dans laquelle plusieurs ingrédients étaient imposés et d'autres libres. La création était accompagnée d'un verre de cidre ou de jus de fruit et, pour l'omelette, d'une tartine de pain. Ah, le CRI! Cette première expérience d'animation culinaire ouverte au grand public... Creuset, chaudron, marmite qui donna naissance à d'autres créations plus folles encore.

Ainsi, l'année suivante, à nouveau à Amiens, celle des "Clowns cuisiniers" où plusieurs brigades de deux clowns (Clown et Auguste ou les deux) armés d'un "engin" à roulettes, d'un petit gaz de camping et de la pâte à crêpe cuisinaient – moyennant finances – une crêpe. Réussie elle se consommait

sur place. Ratée, cela arrivait souvent, elle s'échangeait au stand fixe contre une crêpe, cette fois-ci dégustable.

L'image particulière d'une brigade (j'en ris encore) reste gravée dans ma mémoire. Un Auguste à cheval sur le haut d'une échelle double réalisait sa crêpe et la lançait au deuxième Auguste qui, avant de la livrer, la réceptionnait (!) dans une brouette. Inutile de dire qu'elle était échangeable. Il y avait toujours des spectateurs intéressés par cette action culinaire pour le moins curieuse de l'une ou l'autre brigade qui, sauf celle avec l'échelle, déambulait à travers le centre ville, réussissant ou ratant leurs crêpes dans une ambiance festive...

Et à Arras, sur la grande place, la brigade des Clowns et Augustes (plus nombreux) était fixe. Devant le public, un client ayant payé sa crêpe était assis au bout d'une longue table devant une assiette et, une énorme serviette autour du cou, attendait sa crêpe qu'un spectateur (sous les encouragements d'un Auguste) faisait cuire en pédalant sur un vélo!... Sitôt cuite elle était livrée avec un ballon. Autant dire qu'elle s'envolait sous le nez du client surpris... Pour le dédommager sa pièce était rendue avec une crêpe livrée sur un plateau par un clown...

Une photo de la scène avait fait alors la couverture du bulletin municipal.



Puis toujours à Amiens et après à Arras, le "Musée de la crêpe" dans un gigantesque fourneau noir. Moyennant une pièce de monnaie il se visitait dans la pénombre avec l'aide d'un guide. L'unique visiteur en se baissant rentrait derrière par une trappe et pouvait, dans la pénombre, découvrir – éclairées (une à une par le guide) – des crêpes uniques comme la crêpe du 14 juillet (en bleu, blanc, rouge), celle en kit, carrée ou montée sur ressort. La crêpe suspendue à un fil, à moitié mangée ou roulée sur elle-même et maintenue par une épingle à linge (héritage de ma grand-mère)!... Le visiteur sortait par la porte du four et – sous les regards curieux (et amusés) de nombreux spectateurs – celui-ci (encore ébahi par sa visite!) cuisait, avec plus ou moins d'aisance, sa crêpe... Un bonimenteur commentait la scène pendant qu'un autre visiteur entrait.

À Arras – toujours avec des éducateurs en formation dans mon école – notre engagement dans le Carnaval 1900. J'avais avec enthousiasme validé l'idée de l'un de mes vacataires photographe et clown: créer une légion romaine qui s'inviterait dans le défilé... Une semaine de préparation dans un petit village picard nous permit de réaliser casques (en plâtre), tenues, boucliers et d'imaginer le "scénario" et une répétition générale dans le village. Ainsi, celui-ci découvrait en ordre de marche, dirigé par un centurion (petit et corpulent), notre légion romaine...

C'est par la "grande place" que – le jour du Carnaval – cette légion commença son périple alors qu'une personne debout sur une tribune parlait allemand au micro devant une foule attentive assise sur des chaises... Refoulés, nous avons fait demi-tour et poursuivi notre action, rentrant d'un côté et sortant par un autre côté du défilé qui venait sur la petite place de commencer... Après de multiples intégrations dans le défilé nous revenions à notre point de départ et devant la tribune silencieuse et attentive, nous avons dansé – casque sur la tête et bouclier en mains – le "french cancan"



avant de demander aux spectateurs de lever les bras et de tenir un fil... C'était celui du téléphone que – déjà – nous avions inventé!...

Le lendemain le journal local nous apprenait que dans la tribune se trouvaient les élus locaux et ceux d'Herten, une ville allemande, venus pour le jumelage entre les deux villes. Il précisait aussi que notre intrusion pendant le discours officiel du jumelage avait été très appréciée.

C'était le 10 juin 1984. Ce jour-là, l'école que je dirigeais conforta sa reconnaissance locale au point que l'Association des commerçants d'Arras nous demanda de couvrir leur campagne de Noël, mais là c'est une autre histoire, celle hivernale des "Rues enchantées"...

Ma mémoire peu scrupuleuse du respect des mois et des années me ramène maintenant au temps où, coiffé à la brosse, j'avais des culottes courtes et me donne l'injonction de revenir aux cerises.



JUILLET! C'était enfant le temps des merises au bord des chemins d'Auvergne. Dans les colonies de vacances dans lesquelles ma mère m'inscrivait il y avait toujours un moniteur pour nous laisser les cueillir. Alors impatient je montais dans le merisier le plus proche de moi et assis sur une branche je les dégustais... partageant du regard ma gourmandise avec celle de mes camarades perchés eux aussi dans les merisiers avoisinants. J'aimais leur goût un peu acide et leur couleur noire... Elles aussi laissaient des traces sur les doigts. Descendu de l'arbre je gardais dans ma bouche un noyau. Ce dernier m'accompagnait pendant le retour et jusqu'à l'heure du dîner.

AOÛT. Cerises des vacances dans ma belle-famille. Dans les vignes beaujolaises un grand cerisier faisait de la résistance. À cette période, quand nous y allions il restait encore des cerises. J'étais heureux de pouvoir les cueillir, bras tendus, sur la pointe des pieds ou sautant pour attraper une branche prometteuse. Je mangeais celles que je pouvais cueillir. Certaines portaient la cicatrice d'un merle gourmand. D'autres chauffées trop longtemps par le soleil s'avéraient trop mûres. Sur certaines branches restait la queue sur laquelle le noyau était attaché... Le cerisier est toujours là, cet été je vais le retrouver. Restera-t-il encore des cerises à déguster?...

En attendant, j'ai acheté dimanche des cerises (les premières de cette année) sur la réderie d'un village. Mon épouse et moi les avons mangées, assis sous un marronnier en fleurs en buvant un café.

C'est le temps des cerises... Dehors sur la table de la terrasse, un merle a laissé une trace de son passage: un noyau de cerise à côté d'un pot de fleurs.

1. In *La Bibliothèque électronique du Québec*,
Jean-Yves Dupuis.



ÉTÉ 2003



Il était revenu.
Elle l'avait toujours su.
Elle l'avait attendu.
Sans allégresse, sans sérénité, sans tension, sans passion ni désir.
Non.
Juste comme un poing noué, irradiant,
là
peut-être au creux de son estomac.

Lors de ses précédents passages,
il lui avait laissé sa marque, sa signature, sa griffe.
Elle la portait secrète dans son cœur,
elle la portait visible sur sa peau.
Ses mains gardaient de tendres lignes roses.
Ses jambes de sinueuses et fragiles ornières.

Il n'était plus revenu depuis quelques années.
Le temps de laisser le temps
effacer ses empreintes
soleil et pluie alternant leurs efforts
pour la renaissance de la vie.

Cet été 2003
il était là à nouveau
libre
terrible
trionphant
conquérant
sans foi ni loi.
Les flammes de son rire carnassier
dansaient
depuis trois jours
tout autour de la maison.



Il roulait sa longue langue de fauve
striée de jaune, de rouge, de violet,
sur la moindre parcelle de ses terres provençales.
Il glapissait de joie,
il ronronnait de plaisir assouvi

et à assouvir
il l'appelait.

Encore et toujours
il la sommait de le rejoindre.

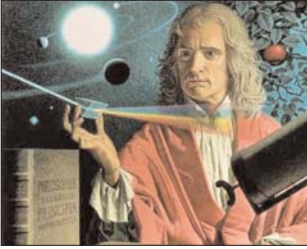


Anna l'attendait
ses quatre-vingts ans debout au centre de sa chambre,
fenêtre ouverte sur les rugissements haletants de ses appels,
dans le craquement désespéré des pins calcinés,
dans la desquamation de la terre dénudée,
dans les vaines giclées d'eau des hommes.

Bientôt il l'enlacerait et tout serait terminé.



DEVOIRS DE VACANCES...



Yadosh était content de voir les vacances arriver. Son maître avait donné le dernier travail à faire. Le classement final de Yadosh et son accès aux grandes classes en dépendrait. Il ne se faisait pas de souci. Il avait tout l'été devant lui pour faire ce devoir de vacances et l'atelier de son père était merveilleusement équipé.

Il se mit en premier lieu à chercher un site qui pourrait accueillir le monde qu'il voulait fabriquer. Dans cette première phase, il y a bien sûr deux possibilités : soit on crée un système solaire de toutes pièces mais on n'échappe pas aux problèmes d'équilibrage de masses, de forces, de mouvements. C'est complexe et souvent insoluble. Soit on se sert d'un système existant dans lequel on ajoute d'une main le monde que l'on veut développer et de l'autre, on éjecte quelques petites planètes de valeur équivalente. Il avait souvent vu son père faire cela et il pensait qu'il serait en mesure de s'inspirer de sa technique. Il jeta donc son dévolu sur un système solaire banal, niché en bordure d'une galaxie insignifiante. En un mot, dans un secteur suffisamment éloigné pour que rien ne perturbe le reste de l'univers si par malheur quelque chose tournait de travers. Son choix fait, il se mit joyeusement au travail.

Yadosh était encore un jeune enfant. Son enthousiasme se heurtait parfois à une certaine maladresse. Mais il était travailleur, patient, méticuleux et possédait une grande confiance en lui.

Il posa les bases – assez classiques il faut bien l'admettre – d'un monde à la fois solide, liquide et gazeux. En choisissant avec soin ses ingrédients, il réalisa une très jolie planète, recouverte pour une moitié d'une vaste masse liquide et pour l'autre moitié de matériaux solides qu'il bricola dans un à-peu-près satisfaisant, le tout surmonté d'une enveloppe de gaz translucide. C'est cette dernière qui, vue de loin, donnait à sa planète sa si jolie couleur bleue. Enfin, puisque vous êtes férus de détails techniques, sachez que Yadosh avait arrimé toute cette matière à un noyau de métal en fusion très lourd et relativement stable auquel il avait ajouté une masse d'éléments indistincts, récupérés sur les trois minuscules planètes qu'il avait supprimées. Le plus facile était fait. Avec lucidité, Yadosh se dit qu'à ce stade il n'y avait pas encore de quoi se vanter!

La première difficulté survint assez rapidement. Il buta durant plusieurs jours sur un problème pourtant élémentaire : les éléments végétaux qu'il avait semés dans un vrac réjouissant ne prospéraient pas comme il s'y attendait ! Il réalisa que c'était à cause des conditions d'exposition de sa planète. Une partie de sa végétation restait désespérément dans l'ombre tandis que l'autre grillait face au soleil. Il aurait pu éloigner un peu la planète de l'étoile mais il préféra la solution plus amusante : il imprima avec ses deux mains un mouvement de rotation sur sa sphère, créant ainsi des conditions absolument parfaites pour voir tous ces végétaux s'épanouir dans une alternance de fraîcheur et de bonne chaleur. En faisant ce geste de manière un peu brusque, il avait toutefois légèrement désaxé la petite boule de terre et d'eau qui tournait maintenant de manière irrégulière. Pour autant il ne constata pas de dégâts majeurs sur le développement de la végétation qu'il avait mise en place. Finalement cette petite bévue le fit rire quand il comprit que les considérables variations qui affectaient le tapis végétal, selon les zones où il se développait, n'étaient qu'une conséquence de sa légère erreur. Une erreur des plus

jouissives qu'il décida illico de revendiquer comme un choix délibéré!

Puis dans la boîte à outils de son père, il trouva les germes permettant de développer des formes de vie mobiles et autonomes. Il en plaça un peu partout, y compris dans les immenses étendues liquides, et activa le mécanisme général qui leur permettrait de fonctionner seules et de s'adapter aux conditions particulièrement variées de leur monde.

Enfin vint l'heure de tester deux petites idées...

Avant d'en venir aux faits, nous ne devons pas perdre de vue que ce travail n'était qu'un devoir de vacances. Avec une échéance précise: la date où ses professeurs examineraient les créations de leurs élèves. L'objectif de Yadosh était sans doute un peu enfantin mais il était parfaitement clair. Il voulait qu'à l'heure dite, le maximum du potentiel qu'il avait mis en germe dans son expérience soit parvenu à son expression la plus satisfaisante et si possible la plus spectaculaire. Il ne voulait pas montrer une planète en devenir, mais bien au contraire quelque chose d'abouti et de bien poli par la succession des âges. Il procéda donc aux réglages. En premier lieu, il poussa le défilement du temps au maximum. Cette accélération devait permettre à toutes les créatures d'évoluer de façon rapide et satisfaisante pour lui qui devrait surveiller la chose. Ainsi, chaque journée pour Yadosh était-elle démultipliée en l'équivalent d'un million de journées sur la petite planète qu'il venait de créer. Pour autant chaque journée aurait une durée subjective équivalente pour ces créatures. Pour elles, une journée serait... une journée. Même si, sous ses yeux, il les verrait évoluer à toute allure. Yadosh pouvait ainsi surveiller facilement ce qu'il avait mis en marche.

Au bout de quelques semaines de son temps à lui, il ralentit sensiblement le curseur du temps de la planète pour que l'évolution qu'il constatait parvienne au meilleur de son effet le jour de l'examen. Satisfait de la tournure des événements, il enclencha sa seconde petite idée. Il dota un lot d'animaux d'un dispositif qui leur donnerait le désir irréprouvable d'agir par eux-mêmes et qui, si tout se passait bien, agirait également sur ce qui les entourait. Ce dispositif servait en quelque sorte d'accélérateur et de perturbateur d'évolution. L'agitation qui en résulta fut hautement satisfaisante, tant les animaux qu'il avait dotés de ce principe subversif prenaient leur rôle au sérieux. Ils agissaient avec une efficacité admirable sur tout ce qui les entourait et ils modifiaient et bouleversaient leur environnement à une allure formidable...

Voyant cela, Yadosh implanta sa signature dans l'esprit de certains de ces animaux, ce qui les conduirait sans doute à se réclamer d'une hypothétique force extérieure et surnaturelle – avec un peu de chance ils se souviendraient peut-être même de son nom! – quand ils se pencheraient sur le monde dans lequel ils évoluaient. Cette dépendance à une force extérieure était destinée à freiner quelque peu cette fringale de puissance qui gagnait parfois les créatures qu'on abandonnait à leur propre élan. Du moins, c'est ce qu'il avait entendu dire par son propre père et certains de ses amis. Les soumettre à un principe supérieur servait à tempérer la brutalité d'une évolution incontrôlée.

Jusque-là tout semblait fonctionner à la perfection.

En considérant son travail, Yadosh était certain qu'il aurait droit à une note magnifique et peut-être même aux félicitations du jury. Après un dernier coup d'œil satisfait sur sa jolie planète, il referma la boîte contenant son expérience et passa sa dernière journée à se détendre et à jouer avec ses amis. Puis il passa une belle et bonne nuit de sommeil. Et même si au matin son père avait fait une moue dubitative lorsqu'il lui avait montré son travail, c'est plein de confiance que Yadosh partit vers son école, sa boîte à expérience sous le bras.

Quand vint son tour, il déploya la boîte et l'exposa sur la grande table derrière laquelle se tenait le jury. La douzaine de professeurs tournait maintenant autour de son projet, penchés sur les détails, et il se rendit à peine compte que leurs sourires se muaient progressivement en grimaces de dégoût et que leurs exclamations d'abord enjouées tournaient doucement à des expressions d'effroi.

– Yadosh, qu'est-ce que c'est que ce travail? Vous êtes fou ou vous n'êtes que le plus flemmard des chenapans que ce monde ait portés?

– Je ne comprends pas, dit Yadosh. Ce monde fonctionne parfaitement... Quelque chose ne va pas?

– Rien ne va, Yadosh. C'est une honte! Si vous ne comprenez pas ce que l'on vous dit, venez voir par vous-même...

Et Yadosh vit qu'en effet quelque chose avait sérieusement déraillé depuis la veille. Sa planète bleue était enserrée dans une grisaille des plus déplaisantes à voir, des secteurs entiers de végétation ressemblaient à des étendues grillées et racornies, les étendues d'eau semblaient recouvertes d'une pellicule translucide faite des corps morts de toutes les créatures qui les avaient habitées et l'air lui-même dégageait la puanteur caractéristique d'une haute teneur radioactive...

– Je ne comprends pas, dit Yadosh.

Il pleurait presque maintenant.

– Je ne comprends pas! Avant d'aller me coucher hier soir ce monde fonctionnait parfaitement bien et il était même très joli...

– Vous aviez réglé l'accélérateur à quelle allure, Yadosh? Mille? Dix mille?

– Heu... Hier soir, j'ai descendu autour de cent mille...

– Descendu à cent mille? Ce qui veut dire que durant la nuit, il s'est écoulé pour eux environ cinquante mille ans! C'est bien ça?

– Oui, dit Yadosh, contrit.

– Et vos petits animaux autonomes auraient réussi à faire ÇA en cinquante mille ans! C'est bien ce qu'il faut comprendre?

– Mais justement... je ne comprends pas! dit encore Yadosh, le corps secoué de sanglots de plus en plus irrépressibles. Tout fonctionnait si bien...

– C'est un travail lamentable, élève Yadosh. Il mériterait même votre exclusion de l'école. Ce que vous avez fait est intolérable, scandaleux et totalement contraire aux principes que nous défendons ici... Vous avez introduit chez vos créatures une surdose d'entendement. C'est totalement irresponsable! Vous devrez apprendre que cette composante est à manier avec précaution. Avec une extrême vigilance même! Ce qui est arrivé à votre travail était largement prévisible. Sans contrôle strict, cet entendement devient vite de *l'intelligence*. Vous ne pouvez pas ignorer que *l'intelligence* est un poison violent chez des créatures qui n'y sont pas préparées! Surtout quand vous réglez la vitesse d'évolution de manière folle et inconsidérée! Résultat? Un désastre...

Yadosh se tordait les mains de désespoir devant les visages de ses maîtres, emplis d'effroi et de colère.

– Vous mériteriez l'exclusion pure et simple de notre école, élève Yadosh! Mais rassurez-vous, on mettra cette faute sur le compte de votre inexpérience. Yadosh, nous ne vous félicitons pas. En tout cas, il faut absolument interrompre cette expérience.

Le professeur le toisa une dernière fois d'un regard des plus sévères:

– Et maintenant, exécution! Allez immédiatement balancer tout ça dans le trou noir!



L'ÉTÉ 1992: VOYAGE EN TURQUIE



23 août 1992 – 15h50: Le Boeing 727 décolle de Satolas pour la Turquie. Je me suis décidée à partir seule. Après une séparation, je pense à moi. Nous survolons Turin, la Calabre, la Grèce où les Cyclades apparaissent comme de petites perles dans la mer. Après trois heures de vol, nous arrivons à Izmir, 20h heure locale, 32° à l'aéroport. Le groupe rejoint en autocar la ville moderne d'Éphèse.



24 août 1992 – Visite d'Éphèse le matin. Mon intérêt pour les vieilles pierres autant que mon esprit d'indépendance me font m'éloigner du groupe pour prendre les meilleures photos, je me retrouve seule, le groupe repart, je lui cours après. En début d'après-midi, arrivée à Pamukkale, une vraie merveille, les eaux ruissellent sous le soleil et la blancheur du calcaire nous fait cligner des yeux. Le soir, la lumière dorée se reflète sur les lacs sombres.

25 août 1992 – En direction de Konya, la route poussiéreuse nous amène vers le couvent des derviches tourneurs. Les collines hébergent des maisons pauvres en terre à toit plat. Les troupeaux de moutons paissent tranquillement. La steppe devient irréaliste au crépuscule, comme inhabitée.

26 août 1992 – Après les photos de groupe, en route vers la Cappadoce. Soudain, apparaît un paysage lunaire, les cheminées de fée se dressent jusqu'au ciel, l'ocre des rochers se mêle au bleu indigo.

Pas d'hommes, juste un couple de paysans avec un âne, au milieu des oliviers. J'admire, je prends des photos, je m'éloigne du groupe, je respire. Mais voici que je me retrouve réellement seule. Le groupe est parti, je cours vers la route, le car est parti aussi.



Ils ne m'ont pas attendue. La solitude se fait plus pesante. Je respire de plus en plus rapidement. Mon cœur bat la chamade. La panique arrive. Seule dans un pays dont je ne connais pas la langue, seule dans une région inhabitée, où les pics de pierre se montrent hostiles, où le silence se fait oppressant. Que faire? Je ne sais même pas le nom de la prochaine étape. Je marche vite, devant moi, à gauche, à droite. Moi qui ne transpire jamais, je sens mes mains moites, une rougeur me monte au

visage. Le souffle court, j'arrive à me calmer. Je m'assois sur une pierre et réfléchis. D'autres touristes viendront bien ici. Je me dirige vers la route. Je vois un car arriver. Il s'arrête. Je me dirige vers le conducteur. Il parle français! Et d'un ton très calme, il me dit de monter, de toute façon tous les cars vont en principe au même endroit, les voyages organisés font tous pratiquement le même tour de Turquie. Je monte rassurée, un gros soupir d'aise s'échappe de ma poitrine. Le car arrive à la prochaine étape, et sur le parking, je vois les gens de mon groupe, tranquilles à côté de notre car. Tout le monde me paraît cool, pas étonné de me voir arriver seule.

J'ai paniqué pour rien, ce n'était pas grand-chose, une banale aventure, mais j'ai eu très peur. Pas la peine de raconter la suite du voyage. J'ai scotché le groupe jusqu'au bout. Je repars en Turquie en avril 2012, avec une amie cette fois-ci, et je m'efforcerai de ne pas me rendre trop indépendante. À moins que j'apprenne le turc d'ici-là!

écrit début 2012



MA JOYEUSE



Il y avait des étés où les abeilles rêvaient de planter leur dard dans ta peau de bébé. Soleil et biberonnade coulaient à flots. Mamans, papas au cœur d'un mystère. Un pur sénat de taiseux. Silence ou discrétion?

Toi, ma joyeuse, tes yeux dévoraient mes rêves les plus précieux. Inné, ton rire. Je buvais un café. Toi, ma joyeuse, tu faisais ton premier rot. Oh non, tu ne m'embêtais pas. Tu encourageais ma confiance, tu portais haut ma

tranquillité. Le bruit de ta respiration me berçait.

De quoi composer un chant, singulier. Ton beubeubeu, particulier. Même ta bave. Quelle bave! Si personnelle. Je te roulais sur le côté. Je t'encerclais de toute mon affection. Mon adoration ne finissait jamais sa phrase.

Grisaille.

Nous caressons le temps. Pas un mot. Que sourire. Que bave. Que lallations.

Je te parlais à l'oreille. J'espérais emplir ton âme d'humus et de liserons, j'espérais déboucher dans ta clairière.

Sur la table, un bout de fromage et le fond d'un pot de confiture.

– J'ai grave la dalle, tata!

Tu t'essuies les mains, la bouche.

Le ciel s'obscurcit, le vent se lève, la pluie tombe avec fracas. Il crève de froid mais une chaude lumière nous traverse; on se fend la poire. Tout est calme dans la cuisine. Une ombre noire nous surprend. C'est un merle posé sur la bordure de fenêtre. J'ai beau être sceptique quant à la symbolique, parfois je m'interroge. Loula chantonne,

*Noirs la misère, les hommes et la guerre
Qui croient tenir les rênes du temps
Pays d'amour n'a pas de frontière
Pour ceux qui ont un cœur d'enfant*

*Comme un enfant aux yeux de lumière
Qui voit passer au loin les oiseaux
Comme l'oiseau bleu survolant la terre
Nous trouverons ce monde d'amour*



Ma Loula, ma joyeuse. Prunelle de mes yeux. Le merle frappe sur le carreau de la fenêtre à coups de bec: toc toc toc! Nous disparaissions discrètement sous la table. Démasquées, le merle, contrarié de notre déchirante lâcheté, devient hystérique. Son cri prend une tonalité très métallique "tjink tjink tjink".

Il frissonne, sabre l'obscurité d'un battement d'ailes. La pluie, fraîche et drue, continue à se déverser. Eh bien, je vous le dis, Loula et moi prenons une décision draconienne: je sors la carabine de chasse.

Le merle, livide, nous contemple fixement. Ô cœur gros de haine, affamé d'injustice, laisse cet oiseau tremblant humer le vent. Sourire triomphant, Loula s'écrie :

– Arrache-toi de là, merle noir !

Elle ouvre la fenêtre. Notre joyeux, toi, notre joyeux, tu brilles de mille feux.

Un bel avenir se dessine devant lui. J'ai presque envie de le sculpter, lui, et la beauté de son destin. Loula le regarde s'éloigner. Nous gardons le silence. Je débarrasse la table et je range le pot de confiture vide. Les marmelades de ma sœur aînée sont une tuerie.

Nous somnolons. La terre, sous les pieds, semble vaciller. Nous commençons à voguer, incertaines. Même s'il n'est pas possible d'abuser de ses rêves, une puissance sans rapport avec la réalité s'approche et nous décollons du sol.

*Je ne sais pourquoi
Mon esprit amer
D'une aile inquiète et folle vole sur la mer.
Tout ce qui m'est cher,
D'une aile d'effroi,
Mon amour le couve au ras des flots. Pourquoi ?
[Pourquoi ?*

P. Verlaine

Une ambition, un élan passionnés soulèvent, libèrent les peurs profondes. Hélas, l'épuisement nous rattrape. Les ailes condamnées se brisent. Nous ne comprenons pas pourquoi. Nous voulions voler sur la mer d'une aile folle.



Ricochets d'une défaite. Vertiges. La honte de l'effondrement. J'allume une gitane. Les petits ronds bleus que je forme t'amuse. Tu joues à pointer l'index au centre. Nous rions, percées d'un long frisson. La fumée s'élève dans le ciel. Tu me demandes une taffe. Tu grimaces. "C'est infect" dis-tu. Pour toi, j'éteins la gitane. Je ne veux plus penser qu'à toi. Je ne veux plus aimer que toi.



Hervé GOUZERH

DECRESCENDO



Elle s'est retournée
 doucement
après ce long repos peuplé de songes
 profondément enfouis
 dans le sable

un peu comme si elle avait glissé
 sans que ses jambes n'aient pensé
 à une sorte de gouffre
 inattendu

Au bois deux silhouettes s'évanouissent
 sous le vol des fauvettes
 mais leur chant
 ne les arrête pas

Elle ne reviendra pas danser
 au chant et déchant des écumes
 de l'été si doux avant
 au ciel intenable



ORPHELINS



Sa mère mourut en juillet. Foie pancréas, deux mois tout était dit. L'hôpital Nord rapatria son corps au funérarium le mardi. Elle fut incinérée le jeudi 12, telle était sa volonté. Pas mal d'amis vinrent de Paris. Il ne les connaissait pas tous mais tous l'embrassèrent. Quelques-uns, les plus âgés, avaient encore le regard perdu des exilés.

Quand ce fut le moment, une femme qui travaillait avec sa mère à l'imprimerie trouva les mots pour dire à quel point Amanda Martinez était "une belle femme, lumineuse et généreuse. Et forte". Puis son fils lut une lettre, le papier tremblait dans sa main. Par quelles voies mystérieuses sa mère l'avait-elle récupérée, des mois après? Elle était de son père. Il disait sa foi inébranlable en la révolution et que son combat le dépassait. Il disait que son amour pour Amanda ne cesserait qu'avec la mort. Alors la voix de Victor Jara s'éleva: *"Te requiero, Amanda / La calle mojada / Corriendo a la fábrica..."*, *"Je me souviens de toi, Amanda / La rue mouillée / Et toi courant à la fabrique / Où travaillait Manuel"*. L'assistance écoutait silencieusement. Puis brusquement quelqu'un se leva, dressa le poing et lança par trois fois: "Compañera Amanda Martinez!" et tous, poing levé: "¡Presente!"

Il vint peu après ranger la maison. La voisine s'était occupée du chat. Les premiers jours, il traîna, accablé. Tout lui faisait mal. Elle avait fait agrandir la photo qu'il aimait de son père. C'était à l'enterrement de Pablo Neruda, le 3 octobre 1973. Allende était mort et la répression s'abattait sur le pays. Près de la voiture couverte de fleurs un homme marche. Veste de cuir noir. Une mèche lui tombe sur le front, une moustache lui barre le bas du visage. Noire. Et noirs aussi les yeux, qui ne cillent pas. Son père. Il avait perdu le souvenir de sa voix, de la vigueur de ses bras, de la chaleur de ses baisers mais ce regard-là, par-delà les années, il lui avait toujours semblé qu'il le reconnaissait.

Il se dit que peut-être il allait garder la maison. Après tout Beauvais n'était qu'à deux heures de Lille et, dans la trentaine, il éprouvait parfois le besoin de souffler. Bien sûr, en dix ans, les amitiés s'étaient éparpillées... Il remit la main sur des photos, réécouta des CD, feuilleta à nouveau des livres.

Le vendredi, enfin, il se décida. Il entra dans la chambre de sa mère. Tout était impeccable, tiré à quatre épingles, "J'ai fait le grand ménage", lui avait-elle dit en souriant. Elle avait même plié les draps

et les couvertures. Elle savait qu'elle ne reviendrait pas. Dans la penderie il trouva les cartons qu'elle avait dits, "à jeter", "à donner", et quelques vestes et manteaux "qui pourraient trouver à faire plaisir".

Les papiers étaient dans le bureau. Elle avait tout rangé dans des chemises de couleur: la maison, les assurances... L'autorisation provisoire de séjour (novembre 73). Quelques échanges de courrier avec l'OFPPA. La naturalisation en 81, lundi 13 juillet 81. Sur le livret de famille son père était porté "disparu". Malgré ses demandes réitérées auprès de l'ambassade, elle n'avait jamais reçu d'avis de décès.

Et puis il y avait cette chemise au bistre passé sur laquelle figurait un prénom de lui inconnu, Pablo. Un papier jaunet plié en quatre, écorné et couvert d'auréoles. Il l'ouvrit. "Hospital de Talagante, Calle Balmaceda, 1458 Talagante, Chile. Tel. 57 44 252." C'était un acte de naissance. "... Est né ce jour, à 19h, Martinez Pablo Joaquin, fils de Martinez Joaquin Salvador et de Sanchez Amanda Matilde, son épouse..." Il releva la tête, chercha quelque part où poser le regard. Il écarta le rideau, le soleil inondait la rue. Sur la place des gamins tapageurs jouaient au ballon. Il les regarda un moment puis revint à la feuille tachée qui n'avait pas quitté sa main. Elle portait la date du 10 juin 1973.

À Santiago, à l'aéroport Benitez, il prit un taxi. Quand il donna l'adresse, le chauffeur lui jeta un regard suspicieux: "Islla de Maipo? On en a pour une bonne demi-heure à cette heure-ci". Ricardo agita la tête: "De toute façon, ce sera plus rapide et plus agréable que l'autobus". L'hiver tirait à sa fin, il faisait doux et le chauffeur roulait vitre baissée. Cette ville, il avait l'impression de la connaître mais c'était la première fois qu'il y venait. Sa mère avait tiré un trait et ne voulait plus entendre parler de tout ça, dont elle portait le deuil. Il ne l'avait jamais vue habillée autrement que de noir. Cette tiédeur, les bruits de la rue... Il s'endormit.

"Monsieur! Monsieur!... Camino de canteras, on y est... – le chauffeur eut un petit rire sec – Je ne sais pas si les carrières sont toujours là mais je crois bien qu'on vous attend."

Une vieille femme était assise sur une chaise, devant la maison. Elle scrutait le taxi avec inquiétude. Elle cherchait à deviner, derrière les vitres teintées, qui pouvait bien s'arrêter là, au 1512 Chemin des Carrières, où nul ne s'était arrêté depuis si longtemps.

Il descendit. Le chauffeur mit les bagages à terre et démarra. Ils n'eurent rien à se dire. Ils se dévièrent. Ils se reconnurent.

Elle lui raconta peu à peu. Ils étaient partis le 14 au matin. Un ami de son père les avait pris en charge jusqu'à la montagne, sa mère et lui. Ils avaient juste deux sacs, quelques papiers, un livre. Un passeur les emmènerait jusqu'à Mendoza. Son père les rejoindrait avec Pablo dès que la situation le permettrait. Le bébé avait de la fièvre et il n'était pas prudent de l'embarquer dans un tel voyage. Ici, Rosa veillait sur lui. Un médecin habitait dans la rue, il lui donna les médicaments.

"Il se disait les choses les plus folles sur ce qui venait de se passer, tu sais. Ton père venait la nuit et puis il fut obligé de se cacher." Très vite, elle cessa d'avoir de ses nouvelles. C'est seulement vers la fin octobre qu'elle apprit son arrestation. La jeep avait stoppé bruyamment. Le gradé entra le premier, suivi de deux soldats en armes. Il parla de menées subversives et de la nécessité de "remettre de l'ordre dans cette pétaudière communiste". Le bébé se réveilla dans la chambre et se mit à pleurer... "Sur le moment, j'ai cru que Joaquin leur avait tout dit. Ils l'ont enroulé dans un drap, ils n'ont rien pris de ses habits, rien que ses médicaments. Ils m'ont assurée que là où ils l'emmenaient il ne manquerait de rien et que le soir même son père le verrait..."

Elle se mit à pleurer silencieusement. Les larmes inondaient ses joues. Ricardo appuya tendrement son front contre le sien, "Abuela! Abuelita!"

Elle avait fait des recherches toutes ces années. Le docteur Cordoba l'emmenait parfois à la ville. Elle courait les bureaux, rentrait sans rien. Le nom qu'elle donnait ne disait rien à personne. Il n'apparaissait dans aucun fichier, elle devait se tromper... Un jour, le curé lui parla de l'orphelinat des Sœurs de la Providence, à Valparaíso, "Demandez Sœur Cristina de ma part". Elle s'y rendit en bus, passa plusieurs contrôles militaires. Elle fit à pied les deux kilomètres de la gare routière au centre-ville. Elle finit par sonner, en milieu d'après-midi, à la porte de la grande bâtisse coloniale, Cabo Rodríguez Alfaro, 975. On la fit entrer dans un petit parloir. Entre deux crucifix trônait la photo du général. Elle attendit une dizaine de minutes avant que la sœur la reçoive. Un bonnet blanc recouvert d'un petit voile noir lui entourait le visage.

Tout de suite Rosa parla du Père Urribe. La sœur sourit, il était un ami de son père. Rosa commença par se perdre dans des considérations générales, la sœur la coupa: "Comment s'appelle-t-il, l'enfant que vous cherchez?" Elle n'était pas la première. La sœur prenait des notes au fur et à mesure. Tous les détails pouvaient se révéler utiles: la taille, le poids, la couleur des yeux... Elle écrivait au crayon dans un petit carnet rouge. Elle demanda: "Vous auriez une photo de lui?" "De lui, non. Mais de ses parents, oui. Et de son frère... Je n'en ai qu'une, si vous pouvez..." Pendant qu'elle était partie faire des photocopies, une jeune fille apporta du thé et deux petits gâteaux secs.

La religieuse lui laissa peu d'espoir, "C'est le Père Urribe qui vous recontactera si nos recherches aboutissent ou si nous trouvons la moindre piste. Ne perdez pas confiance".

Plusieurs années s'écoulèrent. On était maintenant en 1984. Un matin frileux d'avril. Le Père Urribe frappa à la porte. Il sortit une enveloppe de sa soutane. Elle contenait une photo. Un jeune communicant en costume sombre et brassard blanc, agenouillé sur un prie-Dieu, cierge à la main. Il était de trois-quarts mais il tournait le visage. Rosa resta de longues minutes sans dire un mot. "Il est arrivé à l'orphelinat en septembre, il avait quelques mois d'après les notes de la sœur infirmière. Il a été enregistré sous le prénom d'Enrique. On l'a donné pour né le 15 mai", dit le Père Urribe. Rosa hocha plusieurs fois la tête. Elle se leva et ouvrit le tiroir du buffet. D'une enveloppe en kraft elle fit tomber des photos. Une vingtaine peut-être. Elle les fit glisser et en retourna une qu'elle posa à côté du communicant. Elle dit alors: "Joaquin avait dix ans". Le gamin avait été pris devant la maison par un voisin, il souriait à l'objectif. Le Père Urribe en prit une dans chaque main, il les rapprocha, les écarta, les rapprocha à nouveau et les reposa en soupirant "C'est très troublant". "C'est lui", dit simplement Rosa.

Il avait été adopté en 1976, à l'âge de trois ans. Lui était avocat, elle était sans travail et le médecin avait été formel: jamais elle ne pourrait avoir d'enfant. Il s'appelait Enrique Alberti et il allait au collège Saint-Georges, à Vitacura, au nord-est de Santiago. Ses parents y habitaient, avenue Luis Pasteur, 350.

Vingt fois elle avait pris le bus et le métro. Elle avait passé des heures à le guetter. Une fois ils étaient sortis à pied, ses "parents" et lui. Elle les avait suivis. Ils étaient allés déjeuner dans un restaurant chic qui servait des fruits de mer. Ce devait être une occasion particulière. Ils étaient endimanchés et l'homme avait commandé un vin pétillant de France. Elle passa plusieurs fois devant eux. Ils avaient la cinquantaine et rien dans leurs manières n'était haïssable. Le garçon s'ennuyait avec discrétion. Un moment il leva les yeux, il s'était installé face à la fenêtre et son regard tomba dans celui de Rosa. Elle sentit quelque chose la remuer jusqu'à l'âme.

Il n'eut aucun mal à trouver, à deux pas de la Moneda, le 16, rue Santa Isabel. C'était un immeuble bas, quatre niveaux, avec des fleurs sur les balcons. Il appela par l'interphone, on ouvrit. Il monta. Juste en face de l'escalier la porte était entrouverte. Le jeune homme alluma le palier et lui tendit la

main en souriant. Ricardo frissonna. "Ma femme revient, nous étions sans café..."

L'appartement était clair et meublé avec style. Du moderne assez design. Ils s'assirent dans des fauteuils de cuir rouge. "Excusez-moi de vous recevoir comme ça, dit l'homme, mais je m'absente toute la semaine... Vous êtes historien, c'est ça?" Ricardo hésita et se contenta de répondre "C'est à peu près ça..." "Je n'ai pas bien compris au téléphone en quoi je pouvais vous être utile. Je suis graphiste et les choses de l'art n'ont pas grand-chose à voir avec l'histoire..." Il rit et, au moment précis où il rit, quelque chose d'imperceptible advint: il se passa la main dans les cheveux et les rejeta vers l'arrière. Ses yeux d'un noir sombre prirent un éclat si particulier que Ricardo en trembla. Son père avait le même tic. Il perdit toute contenance et commença à bredouiller.

À ce moment la clef tourna dans la serrure et la femme entra. Elle irradiait. "Laura... Monsieur Martinez, dont je t'ai parlé." Quand elle lui serra la main avec entrain, il sentit son parfum délicat. "Alors je peux vous le proposer. Un petit café? J'ai pensé aux croissants, ça vous dit?" "Oh non, il ne fallait..." Elle avait déjà fait volte-face et poussait la porte de la cuisine.

Ricardo avait retrouvé son assurance: "Graphiste, c'est exactement ce que je cherchais. Figurez-vous que je travaille sur les photos de famille... Vous sauriez vieillir quelqu'un sur une photo ou le rajeunir?" À nouveau Enrique se mit à rire: "Oh là là! Je vous vois venir. Si c'est pour des faux papiers, ne comptez pas sur moi". Ricardo sortit de son cartable une chemise à rabats. Il aligna sur la table des photos noir et blanc, de lui à différents âges, et deux en couleurs. "Je les ai sorties de l'album de famille", dit-il. "C'est votre mère?" demanda Enrique. Ricardo hochait la tête, "Et Rosa, ma grand-mère, qui habite à Isla de Maipo... Vous ne remarquez rien?"

Enrique observait, vaguement intrigué, sans bien comprendre où il voulait en venir. Dans la cuisine, sa femme avait mis la radio, ces programmes bruyants du matin car il n'était pas dix heures. Elle apporta le plateau, le posa sur la table et s'approcha du guéridon où les photos s'étaient étalées. "Des photos de famille de M. Martinez", commenta son mari. Elle plissa l'œil comme on fait pour observer un détail et tout de suite pointa un des clichés: "C'est incroyable, chéri, on dirait toi!" Elle désignait un jeune communicant en costume sombre agenouillé sur un prie-Dieu. "N'est-ce pas?" dit Ricardo. Mais regardez ceci: je trouve que c'est encore plus intrigant."

Il posa sur le verre la photo de son père qu'il aimait entre toutes. La femme, interloquée, la prit, "Mais Enrique..." Elle faisait glisser sa main gauche de haut en bas, cachant progressivement chaque partie du visage, les cheveux, le front, les yeux, la moustache, le menton et dévisageant son mari, qui convint: "Oui, c'est sûr, il y a un petit quelque chose. Mais qui est-ce?" Ricardo hésita une seconde,



"Enrique, si je suis historien, ce n'est que de ma famille. Cet homme s'appelait Joaquín Salvador Martínez, il a disparu en octobre 1973. Cette photo est publique, il accompagne le cercueil de Pablo Neruda."

Sa femme avait servi le café. "Ah, j'ai oublié les croissants!" Elle retourna dans la cuisine.

Ricardo s'était arrêté. Enrique sortit de sa poche un paquet de Belmonts et lui en proposa une. Ils allèrent sur le balcon. La ville s'étirait paresseusement.

Au clocher voisin dix heures sonnèrent. "Enrique... Cet homme est votre père..." L'autre tira nerveusement sur sa cigarette. "Ce n'est pas possible, j'ai tous mes papiers. J'étais

orphelin quand les Sœurs m'ont recueilli..." Il aurait pu aussi bien le jeter dehors et oublier toutes ces conneries mais il restait là, à tirer comme un damné sur sa Belmonts dans le soleil montant. On était en septembre, le mardi 11, et le lendemain il devait partir dans le Sud négocier un contrat important à Punta Arenas.

Ricardo passa son bras autour de son épaule. "Enrique, je suis venu vous annoncer une très triste nouvelle..." Il se tourna vers lui: "Maintenant, nous sommes orphelins... Maman est morte au début juillet...", dit-il en un souffle.

À ce moment la femme cria: "Venez vite voir, c'est terrible ce qui se passe!" "Mais où ça?" demanda son mari. "Aux États-Unis, je viens d'entendre à la radio. Il paraît que la télévision passe les images en boucle..." Ils rentrèrent précipitamment. Le poste grésilla. Ils aperçurent sur l'écran la vision incompréhensible d'un avion qui venait percuter une tour en plein New York. Un immense panache de fumée blanche jaillit instantanément vers le haut de la tour, il s'irisa de flamboiements et vira au noir.

"Dieu de Dieu! s'écria la femme, nous allons tous mourir!..."

Debout devant la télévision, tous les trois se prirent les mains.

